

Ipséité

Nathalie Plaat

Number 823, Winter 2023–2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plaat, N. (2023). Ipséité. *Relations*, (823), 11–11.



Photo : Samuel Langlois

Nathalie Plaats

L'autrice est psychologue clinicienne

IPSÉITÉ

Au fil de ce Carnet, je souhaite partager ce récit qui a pris forme en moi il y a des années déjà, mais que je me suis décidée à coucher sur papier seulement lors d'un débat organisé par l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec le 15 mars 2023. Il traite d'une mémoire intime, enchâssée dans le grand récit de l'Histoire. Deuxième volet de ce récit en quatre temps.

Je me souviens de la robe que je portais ce jour-là. Une grande robe en coton avec des rayures horizontales colorées. J'avais installé mon fils dans sa coquille, aussi lourde que l'était alors pour moi la maternité tout entière. J'avais préparé le sac à couches, le nécessaire à langer, à coucher et à distraire un nourrisson de trois mois. Ça m'avait épuisée. Je rêvais d'une caféine qui me rendrait ma vitalité si caractéristique.

Ma maternité neuve continuait d'agir en moi comme une sorte de deuil d'une ancienne identité s'avançant à tâtons vers une nouvelle qui tardait à venir, une mue entre deux états, une sorte de *no man's land* dans lequel le temps s'était figé en une forme d'éternité. J'étais suspendue quotidiennement au-dessus d'un certain vide qu'un psychiatre aurait tôt fait de nommer *dépression post-partum*.

Ricœur, encore lui, aurait plutôt pensé que, dans mon identité narrative, l'*ipséité* de ma maternité se révélait chaque jour, me laissant au milieu d'un récit troué, avec le sentiment d'une altérité, en moi, dont je prenais conscience sans l'avoir appréhendée. Avec déception, je découvrais en moi une femme fragile, envahie par la conviction de n'être qu'une grande imposture maternelle sur deux pattes, qui ne ferait qu'une chose assurément : briser son enfant.

Je me battais avec un sentiment de dévalorisation constant qui me mettait dans une forme d'indisponibilité à assurer ce que je savais pourtant essentiel : une « régulation » au monde de mon nourrisson, tel que le recommandaient tous les guides psychanalytiques sur la « bonne mère » que j'avais bien pu lire. Ma « contenance maternelle », selon l'expression consacrée du pédiatre et psychanalyste Donald Winnicott, était rapidement débordée, aux prises avec des pulsions honteuses, comme celle, la pire, la plus innommable, de ne plus être mère, seulement, de reculer le temps, d'effacer le mouvement qui m'avait jetée dans une si grande vulnérabilité.

Au creux des nuits avec mon premier-né, je goûtais à une détresse que, de toute ma vie, je ne me souvenais pas d'avoir ressentie. Je le berçais en me berçant aussi, chantant pour ne pas hurler, serrant les dents pour ne pas serrer le bébé, le pauvre, me disais-je sans cesse, *immérgé dans la matrice*

psychique maternelle, pour reprendre les mots de ce cher Winnicott.

Juillet se faisait tonitruant de joie, invitant le monde entier à célébrer le jour alors que je trainais une matinée de plus à espérer le soir. Mais je m'étais mise en quête et, sans que je sache exactement pourquoi, je sentais qu'il fallait absolument que j'aie au bout de celle-ci, qu'elle me mènerait à déposer en moi quelque chose comme des pierres d'assise, des points d'appui qui freineraient ma chute. L'instinct m'indiquait une voie qui ne faisait sens que dans une intime parole pas encore tout à fait née, aux limites des frontières de l'inconscient. J'aurais pu prendre des anti-dépresseurs, faire du yoga, utiliser des techniques de sommeil pour bébé, mais j'avais choisi, pour aller mieux, de déterrer l'histoire de mon grand-père paternel.

Je me suis mise en route. Plus de trois heures à faire, avec un nourrisson. Il était étrangement calme ce jour-là. Mon amour maternel avait même eu le temps de se déployer, au fil des kilomètres, alors que je regardais le visage de mon fils serein et que, pendant quelques minutes, je pouvais même penser que j'étais une mère suffisamment bonne pour lui.

Sur la route, je me suis arrêtée pour allaiter mon fils à la terrasse d'une chocolaterie belge portant un nom flamand. J'y ai oublié le sac à couches avec tout le nécessaire pour bébé. Un oubli, tiens tiens. Sur le chemin de la mémoire, oublier ce qu'il faut pour s'occuper de l'avenir.

Je me souviens de n'avoir pas paniqué le moins du monde. Alors que je me trouvais seule avec un poupon, mon seul sein pour le nourrir et rien d'autre pour le langer, j'ai découvert ce savoir tout nouveau : j'avais l'essentiel en moi.

Je suis arrivée chez Jacqueline transformée, comme si la matérialisation de ce désir irrationnel me redonnait des forces, me permettait de reprendre le fil de ma narration identitaire, de redevenir une femme capable de regarder son histoire en face. Elle a ouvert la porte, m'a accueillie comme son enfant, m'a servi à boire, et, après avoir pris mon enfant dans ses bras et l'avoir câliné comme il se doit, elle m'a raconté les années qui constituaient un grand trou dans l'histoire de celui qui avait été son mari et qui avait élevé mon père : Martyn Plaats. ■